

LIVRES A LIRE

La Fille Bègue

Annette Saint-Pierre. Saint Boniface, Man.: Editions des Plaines, 1982.

Ingrid Joubert

La Fille bègue est un des rares romans publiés au Manitoba français dernièrement. Saluons l'événement. Dans ce livre, en effet, un écrivain féminin s'attache au cas d'une jeune femme sortie d'une petite communauté franco-manitobaine des années 50. Peut-on pour autant dire que l'auteur hisse l'étendard féministe?

Sur la couverture, un beau chardon s'épanouit dans un ciel bleu intense; symbolisme apparent: le chardon est évidemment cette jeune fille handicapée par son bégaiement, qui réussit malgré tout à trouver une place au soleil. Les 18 chapitres concis et dramatiquement construits invitent à une lecture rapide et aisée qui, sans demander d'effort au lecteur, tient celui-ci en haleine par le pathétique des événements relatés. Nous suivons l'évolution d'une jeune fille, qui, en raison de son handicap, devient le souffredouleur de sa grande famille et de la communauté villageoise. Comble du malheur: elle aura un enfant d'un séducteur dont elle ne garde aucun souvenir(!) Le père de celui-ci, par honte de la conduite de son fils et par compassion, va la tirer de sa misère en l'épousant. Après le décès opportun de ce mari âgé, qui lui aura permis de s'émanciper socialement et financièrement, et après avoir assuré des emplois divers, la jeune femme sera soudain guérie de son bégaiement, lors d'une opération anodine. Ayant essuyé un premier échec amoureux auprès d'un garçon qui s'offusque de sa situation de fille-mère, elle finira par trouver

l'amour partagé auprès d'un jeune homme devant se révéler comme le père de son enfant. Le roman se termine sur un "happy-end" parfait et quelque peu surprenant après les tribulations si douloureuses de l'infortunée jeune personne. Le lecteur s'en ira rassuré et satisfait que tous les problèmes aient été résolus aussi agréablement.

Attaché à la tradition du roman réaliste, l'auteur désire visiblement conférer un intérêt sociologique à sa création. Ayant connu avec précision le monde sordide de certaines communautés rurales francophones, ravagées par la pauvreté, le crime et la délinquance, Annette Saint-Pierre réussit à nous offrir un document intéressant sur ces milieux déshérités où le désespoir et la cruauté deviennent alors monnaie courante. Tous ces malheureux semblent avoir besoin de s'acharner contre quelqu'un de plus faible qu'eux, de par sa vulnérabilité psychologique: l'enfant handicapé.

A part l'évocation d'un milieu défini, reconnaissable pour le lecteur franco-manitobain, l'auteur s'attaque donc au problème toujours actuel de l'intégration sociale des handicapés et des chances de réussite de ceux-ci. A ceci s'ajoute la problématique du sort réservé aux filles-mères dans une société aussi dure que puritaine. Une des intentions notables du roman est d'apporter ainsi un témoignage social. On nous présente la misère d'une grande famille d'ouvriers, disloquée par les effets de la pauvreté et le déséquilibre de la mère. La communauté villageoise, dont fait partie cette famille, paraît aussi atteinte que le groupe familial. Et le drame paraît surgir des conditions de vie d'un milieu

quelque peu décomposé.

L'existence évoquée finit par représenter un monde étouffant qui emprisonne et dont on essaie de s'échapper. D'où l'importance du thème de la fuite. Dans *La Fille bègue*, les tentatives de fuite sont aussi variées que négatives: alcoolisme, drogue, crime, fugue et suicide. Pourtant, c'est le point de départ formé par ce milieu aliénant qui deviendra principe d'épanouissement pour le protagoniste. Car l'itinéraire parcouru par celui-ci le conduit d'une situation désastreuse initiale à un "happy-end" romantique.

L'adoption d'une esthétique réaliste, à forte valeur documentaire, où le premier souci de la fiction est de créer l'illusion de la réalité vécue, est sans doute due en bonne partie à la situation particulière d'une minorité franco-manitobaine toujours menacée dans sa survie linguistique et sociale. L'oeuvre littéraire répond ainsi à une recherche d'identité et à une tentative de confirmation de valeurs à conserver. En tant que "fenêtre sur le monde", elle est destinée à amener le lecteur à une prise de conscience de phénomènes qui lui sont familiers tout en échappant, à l'ordinaire, à sa réflexion.

En effet, d'une façon globale, le tableau brossé pourrait être considéré comme symbole d'une minorité opprimée. Le Franco-Manitobain sera tenté de se reconnaître dans la jeune fille handicapée dans son langage et dont on exploite la vulnérabilité. On la traite en mineure pour la maintenir dans son état de dépendance. Le choix d'une jeune femme comme protagoniste du drame peut ainsi paraître significatif, si celui-ci figure en effet une minorité, lésée dans ses droits et ses aspirations légitimes,

mais qui finit par accéder à son autonomie propre et à son émancipation sociale. Cependant, la question se pose de savoir si l'auteur a eu l'intention d'établir une équivalence entre les deux. Les valeurs affirmées dans ce roman s'accordent-elles avec une telle préoccupation?

Tout d'abord, le choix d'une femme comme héroïne peut s'expliquer par des raisons d'ordre personnel, liées à des événements réels dont l'auteure a été le témoin, car la composante autobiographique est très sensible dans cette oeuvre, en particulier dans la personne de l'institutrice-confidente du personnage principal. De plus, il est certes tentant pour une auteure de créer un personnage de femme auquel elle peut prêter sa sensibilité ou ses aspirations, s'il est vrai que la création romanesque est souvent une façon de vivre par procuration. Par ailleurs, selon le propre aveu de l'auteure, celle-ci n'avait nullement pensé à la signification symbolique de son roman que lui attribuait Annie Brisset dans un compte rendu sur *La Fille bègue* ("Roman de la parole retrouvée", dans *Lettres Québécoises*, numéro 29, Printemps 1983, p. 67-68.). La critique avait souligné le caractère symptomatique du bégaiement, tenu pour symbole des problèmes de langue et d'identité des Franco-Manitobains. Cependant, les vrais doutes sur "l'engagement" de l'auteur naissent surtout de la vision du monde apparaissant en filigrane du roman.

Contrairement aux critères d'un engagement féministe ou politique, l'auteur met en scène une émancipation qu'on pourrait craindre quelque peu artificielle. Car l'héroïne n'y arrive pas par ses propres moyens, mais par l'intervention d'autrui agissant comme sauveur (le mari âgé) ou celle d'un hasard miraculeux (la guérison subite). En effet la problématique intéressante de l'intégration et de la rééducation des handicapés est altérée par une telle intervention providentielle.

Il aurait été passionnant de voir comment une telle victime sociale (fille *et* handicapée) arrive à surmonter son handicap et à s'affirmer en dépit de tout et de tous. Mais il ne subsistera que l'obstacle de son état de fille-mère, qui sera également éliminé puisque l'héroïne épousera le père même de son enfant. Autrement dit, l'auteure s'apitoie sur la condition misérable d'une victime de la société dont elle met en valeur l'injuste existence, mais dans son optimisme métaphysique, elle fait triompher, non sans sacrifice, le Bien ou la Providence. La première partie, quasi naturaliste dans sa noirceur, est relayée par une sorte de conte de fées où les problèmes se résolvent comme par enchantement. On flatte l'attrait d'une satisfaction facile chez le lecteur, au terme de cette nouvelle version de Cendrillon.

Ce qui peut ainsi paraître comme une faille dans le processus d'émancipation de la femme, se révèle comme inacceptable au niveau esthétique. Si, en effet, l'héroïne semble atteindre une autonomie dont elle n'a pas en réalité l'entière responsabilité, ces interventions de la Providence ont figure d'invraisemblances dans la trame des événements. Les fils tirés par l'auteur sont visibles, détruisant ainsi l'illusion romanesque dans laquelle le lecteur est censé entrer. L'autonomie qui manque à l'héroïne, dans le domaine psychologique, fait également défaut, au niveau esthétique.

Et pourtant, le protagoniste est une femme. En vertu de ce rôle, ne faut-il pas qu'elle s'impose comme la personnalité forte de la constellation des personnages du roman? Malgré son handicap social, elle se distingue des autres par une bonté débordante, ainsi que par une force intérieure que ses partenaires n'ont point, et qui s'épanouit pleinement après sa guérison. Elle deviendra alors le substitut de la mère, surtout après le suicide de celle-ci, et le pôle autour duquel se regroupe le clan familial dispersé. Elle sera de

nouveau en butte à l'égoïsme de ceux qui essaient de profiter de son bon coeur. Grâce à l'amour, cependant, elle réussira à faire triompher son bonheur personnel. Malgré cette fin optimiste, elle reste largement assujettie au rôle de mineure que son époque accordait à la femme, rôle qui ne semble pas vraiment contesté par le roman.

On y voit la femme comme mère, soeur charitable, douée d'une riche sensibilité, et devenant par là le pilier de la famille. Quand ce rôle n'est pas assumé, comme dans le cas de la mère de l'héroïne, c'est le désastre général. Les fugues de cette mère, le fait qu'elle se préfère aux autres, jusqu'au suicide, sont vus comme causes de la déchéance familiale. Le père est acculé au désespoir et à la solitude, tandis que les enfants se retrouvent dans la délinquance.

Sa fille, par contre, précocement mûrie par ses malheurs, se montre pleine de bonté à l'égard de tous, jouant longtemps le rôle de servante pour les membres du clan, pour lesquels elle devient, par la suite, la maman que la vraie mère n'avait pas su être. Elle sera également la bonne âme, aimante, pour les hommes qui la fréquentent. Il est clair que sa vraie vocation est l'amour qu'elle répand sur ceux qui gravitent autour d'elle. Et les activités professionnelles qu'elle est pourtant obligée d'assurer, sont à peine dignes de mention et ne semblent pas jouer un rôle important dans son univers personnel.

Par contre, il est intéressant de noter que son ascension sociale est marquée par deux mariages. Le premier, sans être basé sur l'amour, lui permet de sortir de sa misère familiale et personnelle, alors que le deuxième, le vrai, réalise toutes ses aspirations personnelles et sociales: celle de vivre le parfait bonheur avec l'homme aimé qui, en plus, a l'avantage d'être le père de son enfant; celle de fonder une vraie famille, dont elle sera le pilier; celle enfin de se trouver en

sécurité et en harmonie avec la société à laquelle elle sera pleinement réintégrée. On ne parlera plus de métier, car elle a trouvé le sien: celui de mère de famille.

A l'issue de l'ouvrage, on a l'impression que ce destin était écrit dans les étoiles — celles de l'auteur tout au moins. On est assurément loin des revendications féministes. . .

Ingrid Joubert est professeure de français au Collège Universitaire de Saint-Boniface, au Manitoba.



Dieu et Satan dans la vie de Catherine de Saint-Augustin 1632-1668.

Ghislaine Boucher. Montréal, Bellarmin et Tournai, Desclée & Cie, 1979. 234 p.

Monique Dumais

L'auteure, religieuse, diplômée en philosophie et en théologie, s'intéresse à étudier la spiritualité des mystiques pour en dégager les structures symboliques. Elle a déjà scruté les écrits de Marie de l'Incarnation et a publié chez Fides, en 1976, *Du centre à la croix, Marie de l'Incarnation (1599-1672)*. Dans le présent ouvrage, elle s'attache à saisir le cheminement spirituel dans la vie très brève de Catherine de Saint-Augustin, une des premières hospitalières de l'Hôtel-Dieu en Nouvelle-France.

L'étude comporte deux parties principales: les tentations de Satan; et l'amour de Dieu et sa justice. La première partie suscite beaucoup de curiosité et nous fait découvrir les diverses sortes de tentations contre lesquelles Catherine de Saint-Augustin a dû lutter. Elle est "tentée dans l'excès de toutes sortes de tentations" jusqu'à celle du suicide. C'est ainsi que "Catherine", nous signale l'auteure dans sa préface, "enseigne avec force le réalisme de l'action

personnelle des démons dans un pays neuf, encore sauvage et sous l'emprise de Satan" (p. 10). La deuxième partie dévoile comment l'adhésion à Dieu atteint sa plénitude chez Catherine et comment elle atteint une étape marquante dans la vie spirituelle: l'union.

Ghislaine Boucher nous signale une structure quaternaire dans le déroulement de l'expérience spirituelle de Catherine: "l'attrait et la centration par la tentation, l'approfondissement de la centration par l'impression ou l'obsession, l'appel apostolique par l'union à la Vierge et à l'Esprit, la réalisation de l'état de victime" (p. 226).

Ce livre plaira aux personnes fortement intéressées par la spiritualité. Elles y trouveront de larges extraits du *Journal* écrit par Catherine ainsi qu'une analyse méthodique de sa vie mystique.



La Femme, son corps et la religion: approches pluridisciplinaires

sous la direction d'Elisabeth Lacelle. Montréal: Editions Bellarmin, 1983. 246 p.

Flore Dupriez

Une collaboration de théologiennes et d'historiennes a permis la naissance d'un ouvrage qui nous fait faire un pas de plus dans l'approche de la réalité féminine.

Dans son introduction, Elisabeth Lacelle souligne l'importance pour les femmes de pouvoir dire ce que leur corps est pour elle. C'est à travers lui qu'elles parlent et transmettent leur pensée, qu'elles s'affirment et se libèrent. Ce projet d'expression et de réappropriation de leur corps devrait mener les femmes non pas à suivre un modèle patriarcal fondé sur le pouvoir mais plutôt à "un projet de cohérence responsable et créatrice d'humanité".

C'est dans le même esprit

qu'Annie Jaubert, exégète bien connue, réinterprète la symbolique des femmes dans les Ecritures. Quant à Monique Dumais, théologienne de Rimouski, elle nous livre un texte très riche et plein de nouvelles avenues sur *Femmes faites chair*. Alors que la foi chrétienne est avant tout une foi en un Dieu incarné, toute la tradition judéo-chrétienne a toujours considéré le corps de la femme de manière avilissante. Pourtant, nous pourrions en avoir une vision beaucoup plus positive. Son sang menstruel ne la fait-il pas participer au dynamisme créateur et au mystère de la création? Grâce à l'expérience de la maternité, les femmes ne peuvent-elles pas ressentir de manière bien plus réelle le "Ceci est mon corps" de l'Eucharistie?

Nous trouvons dans cet ouvrage deux collaborations de langue anglaise: celle de Irene A. Poelzer sur *Feminist theology* nous montre toutes les difficultés qu'ont les femmes à s'identifier à un Dieu mâle alors que Dieu est, en réalité, le reflet de la féminité et de la masculinité de l'être humain. Marion Jackson de Ottawa nous parle des thèses de la théologienne américaine Rosemary Ruether. Cette dernière propose un nouveau mode de relation construite sur le concept de matrice maternelle des Commencements. De cette façon, espère-t-elle, on pourrait effacer le mythe de l'infériorité d'Eve par rapport à Adam.

Elisabeth Lacelle soulève aussi le problème de la participation des femmes aux ministères et aux décisions dans l'Eglise. Une situation d'inégalité se perpétue là plus que dans le gouvernement des nations.

Claire Guillemette-Lamirande dans son article sur *Femme et ex-voto en Nouvelle-France* fait ressortir le rôle des interlocutrices célestes auprès des hommes en détresse.

D'autres études encore sur le conte indien, Marie de l'Incarnation...nous montrent la richesse de

la problématique "femme" dont rend compte aussi le dernier article consacré à *Femmes et recherches au Canada* ainsi que plusieurs pages de références bibliographiques. Donc un ouvrage tant de réflexion qu'un bon outil de travail.



Vingt ans de crise chez les religieuses du Québec, 1960-1980

Micheline D'Allaire. Montréal: Editions Bergeron, 1983. 564 p.

Micheline Dumont

Micheline D'Allaire vient de publier un ouvrage important sur le phénomène des congrégations religieuses féminines au Québec, plus précisément sur les bouleversements structuraux et idéologiques qui les ont affectées depuis 1960. Cette étude a été établie à partir d'une centaine d'entrevues en profondeur avec des religieuses-cadres (supérieures générales, secrétaires générales) ainsi qu'une cinquantaine d'entrevues avec des ex-religieuses. Elle est basée également sur un examen attentif des textes récents les plus pertinents produits par les congrégations elles-mêmes, notamment les enquêtes de la Conférence religieuse canadienne, les textes de la collection *Donum Dei* et les documents suscités par Vatican II. Le plan linéaire adopté aborde successivement les éléments de la tradition (le cadre social, la vocation, les vœux, la règle), les facteurs de la crise (la

laïcisation de la société, Vatican II, les nouvelles valeurs), et les conséquences qui en ont résulté (mise en échec de l'autorité, transformations de la vie communautaire et de l'habit religieux, les départs, le vieillissement des effectifs). La conclusion très pessimiste suggère comme probable la disparition des communautés, à moins que ne se concrétisent rapidement de nouvelles formes de vie spirituelle et apostolique.

L'ouvrage est bien fait mais on déplore une présentation un peu négligée de la transcription des nombreuses entrevues. Tel quel, il sera éminemment utile à quiconque s'intéresse au phénomène des vocations religieuses féminines au Québec. J'aurais aimé toutefois que l'ensemble, si riche d'informations et de témoignages, soit situé dans une perspective plus globale. L'auteure utilise soit le cadre théorique de la laïcisation de la société, soit celui de la transformation de l'esprit religieux pour expliquer la crise des religieuses. Or, cette crise s'est produite dans toute la société et dans toute l'Eglise et a affecté également les communautés d'hommes et d'autres structures sociales. La différence entre religieuses et religieux ne saurait s'expliquer par une mince et fragile allusion à la psychologie féminine (p. 535). Micheline D'Allaire, dans sa dernière phrase, glisse l'allusion que les religieuses ont été des "féministes avant la lettre". Or, rien dans son analyse ne justifie l'utilisation de ce mot. Pourtant les

témoignages cités foisonnent de déclarations "féministes" qu'elle ne souligne jamais. Le recours aux concepts de l'analyse féministe (la subordination, l'invisibilité et la gratuité du travail des femmes, la conquête de l'égalité, l'oppression du corps des femmes, etc.) lui aurait permis d'aller plus loin et de contribuer davantage à dégager ses explications des schémas souvent limitants de la sociologie traditionnelle. Malgré tout, c'est un livre fascinant qui illustre à quel point les femmes ont été flouées par les cadres institutionnels de l'univers religieux.



Prière et rythme de vie

Andréa Richard. Montréal: Editions Bellarmin, 1979. 93 p.

Monique Dumais

Ce livre communique avec simplicité des réflexions sur les façons d'allier la prière avec les divers rythmes de vie, à l'intérieur de la tradition chrétienne. Il veut rendre la prière contemplative accessible à toutes les personnes qui ont le goût et le désir de prier.

Andréa Richard se sert de son expérience dans quelques communautés religieuses ainsi que dans différents groupes laïcs où elle a consacré de nombreuses années à prier et à aider les autres à prier. Elle invite à découvrir la profondeur de la prière à travers les activités et les distractions, les préoccupations et les problèmes, à vivre la contemplation à partir du corps.

LIVRES REÇUS

Micheline d'Allaire. *Vingt ans de crise chez les religieuses du Québec, 1960-1980*. Montréal: Editions Bergeron, 1983. 564 p.

Diane Bélanger, Lucie Rozon. *Les religieuses au Québec*. Montréal: Editions Libre Expression, 1982.

Hélène Cixous. *Le Livre de Prométhea*. Paris: Editions Gallimard, 1982. 247 p.

Renée Cloutier, Gabrielle Lachance,

Denise Lemieux, Madeleine Préclaire et Luce Ranger-Poisson. *Femmes et culture au Québec*. Montréal: Editions Boréal Express, 1983.

Monique Dumais. *Femmes faites chair*. Montréal: Editions Bellarmin, 1983.

Flore Dupriez. *La condition féminine et les Pères de l'Eglise latine*. Montréal: Editions paulines, 1982. 92 p.

Elizabeth Lacelle. *La femme, son corps*

et la religion: Approches pluridisciplinaires sous la direction d'E. Lacelle. Montréal: Editions Bellarmin, 1983. 246 p.

Denise Lemieux et Lucie Mercier. *La recherche sur les femmes au Québec*. Montréal: Editions Boréal Express, 1983.

Hélène Parmelin. *La Désinvolture*. Paris: Editions Bourgeois, 1982. 333 p.